

hêtre, du coudrier, du charme, du bouleau, du saule, du pin, du sapin, de la pruche, de l'épinette, du cèdre, et de tant d'autres essences dont la nomenclature serait trop longue.

Les minerais les plus variés et les plus riches se trouvent en abondance dans la province de Québec. L'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, la platine, le zinc, le phosphate, l'amiante et beaucoup d'autres métaux, n'attendent que les capitaux et une main habile pour s'étaler au grand jour et enrichir les explorateurs.

L'orignal, l'ours, le renard, la marte, le castor, le pecan, le chat sauvage, le vison, la loutre, le loup-cervier, le putois, le rat musqué, la marmotte, etc., nous offrent leurs fourrures, tandis que le marsouin, le loup-marin, le requin, la morue et la baleine nous offrent leurs huiles.

Nos marchés sont encombrés et nous exportons en abondance, les huîtres, le saumon, le hareng, la morue, l'anguille, la sardine; et nos fleuves et nos rivières surabondent des variétés les plus succulentes de poissons qui s'offrent à nos goûts à toutes les saisons de l'année.

La Providence a pourvu aussi au soulagement de nos maladies; et nos bois et nos champs fourmillent de plantes, nourries de la même atmosphère que nous, et plus effectives que les préparations étrangères le plus souvent frelatées et presque toujours dépourvues de leur efficacité, par leur séjour prolongé sur les tablettes des pharmacies. Qui ne connaît notre baume, notre gomme de sapin, notre huile d'épinette, notre salsepareille, notre savoyanne, notre chicorée, notre sang dragon, notre anis sauvage, notre ginseng, notre castoreum, notre capillaire. Mais arrêtons-nous, car nous aurions à nommer presque toutes les plantes des jardins, des champs et des bois qui renferment toutes, ou presque toutes, un principe médical dont l'utilité quoiqu'inconnue n'en est pas moins réelle.

Est-ce là tout ce que notre pays renferme de richesse? Mon Dieu; nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer tout ce qui peut contribuer à rendre le citoyen heureux. Nous n'avons parlé ni de nos lois, qui sont les plus sages du monde; ni de notre constitution politique, qui offre au citoyen une somme de liberté dont les étrangers sont étonnés; ni de nos lois municipales, qui laissent aux citoyens le soin de gérer les détails de l'administration; ni de notre système scolaire, qui ouvre les sanctuaires de l'éducation aux classes les plus pauvres de la société; ni de notre religion dont la liberté du culte a été garantie solennellement, et par les traités de 1759 et de 1763, et par les constitutions de 1790, 1841 et 1867.

Nous n'avons pas parlé de nos grandes voies naturelles et artificielles; de notre fleuve Saint-Laurent, le second du monde par la masse de ses eaux, et le premier par la facilité qu'il offre aux grandes navigations durant l'espace de 740 lieues; de l'Ottawa, qui parcourt 600 milles en partie navigable et partout flottable; du St. Maurice, au cours de 300 milles; du Saguenay dont la longueur est de 80 milles; du Richelieu, de 80 milles; du St. François, arrosant un territoire de 130 milles; des Chaudières, baignant 110 milles du littoral et de tant d'autres plus grands que la Tamise, la Seine et le Tibre.

Nos canaux relient les grands centres commerciaux; le Grand Trouc, dont la ligne principale est de 458 milles;

l'Intercolonial de 488 milles, et la grande ligne du chemin de Québec, Montréal, Ottawa et Occidental, sillonnent la Puissance d'un bout à l'autre, en faisant couler sur son sein la richesse des pays étrangers.

Non, nous ne pouvons parler de toutes ces richesses, de tous ces avantages, ils sont trop nombreux et il faudrait des volumes.

Un mot cependant, un mot seulement, car nous ne croirions pas avoir accompli notre tâche en ne signalant pas à nos concitoyens les immenses avantages qu'offre le pays à l'agriculture. A cette population qui se croise les bras, à ces enfants du Canada qui fuient, la patrie, comme une mère tendre, offre un vaste sein gonflé du plus abondant et du plus riche aliment. Il n'a besoin que d'être pressé par la main patriotique de ses enfants pour répandre le bien-être dans leur famille; et pourtant, des milliers de ces enfants qu'elle invite s'éloignent de ses largesses, comme le fils prodigue, et ils écoutent l'invitation d'aventuriers qui le trompent et de spéculateurs qui l'épuisent.

Or, ce n'est pas d'hier; en 1862, 200,000 Canadiens étaient disséminés sur le territoire américain, et en 1872, il y en avait 400,000. Que vont-ils faire là? quand nous avons à 25 cents et 60 cents l'arpent 6,400,359 acres de terre arpentés à leur disposition, et 109,370,116 acres non encore arpentés, toute cette immense étendue de terrain leur offrant les avantages que nous avons signalés.

Nous les voyons d'ici ces pauvres Canadiens épuisés, attendant aux portes des usines américaines l'emploi qui doit fournir le pain à leurs enfants affaiblis; nous les suivons chaque soir sortant de ces ateliers enfumés, d'où ils apportent, dans un haillon noirci, le dollar qu'ils ont trois fois gagné. Pendant des années, ils mettent au service du Yankee un bras vigoureux, une énergie à toute épreuve, une intelligence d'élite, et pour tant de sacrifices ils n'auront à donner à leurs enfants qu'ils aiment qu'un pain amolli par leurs larmes. Et s'ils tombent malades, que vont ils devenir? Leurs enfants, à dix ans, épuisent leurs forces dans l'atmosphère empesté des boutiques, et bientôt cette florissante santé qui s'épanouissait sur leur figure s'envole au gré du souffle des forges et des usines. Et qui sait s'ils conserveront intact ce trésor de la foi qu'ils avaient acquis au pied des autels du Canada?

Restez au pays, vous qui jetez les regards sur l'horizon; gardez pour vos enfants le sol que Dieu vous a donné pour patrie. Soyez-en sûrs, l'industrie ici a des ressources autant qu'ailleurs pour l'homme travailleur, sobre et économe. Et si la place est encombrée, reculez-vous sur les terrains fertiles que vous offre la colonisation. Ne craignez pas: les travaux auxquels vous vous livrez exigent plus de force que ceux que requiert le défrichement. Et puis, au lieu de vivre au jour le jour, sans espoir de vous assurer une aisance pour la vieillesse, vous vous direz et ce sera vrai: l'an prochain, ma terre fera vivre ma famille; dans quelques années, je serai à l'abri des revers; autour de moi, je verrai établir mes enfants. Ne pensez-vous pas que cette idée soit de nature à rendre moins pénible les travaux de défrichement, ardu sans doute, mais moins durs, j'en suis sûr, que ces travaux d'atelier que le désespoir empoisonne.

N'allons pas dire, comme tant d'autres: l'agriculture